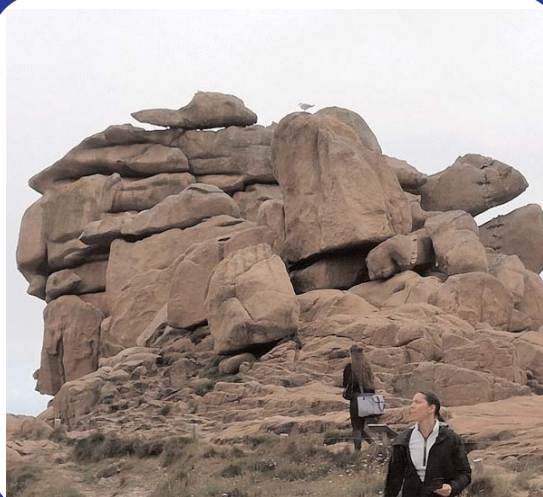


Le Galepin

- BLEU -

n°37 - 1^{er} janvier 2021



Chez elle,
une photo sur un mur

n°37 - Des images sur les murs...

Sommaire

RÉGINE PAQUET	
CE POURRAIT ÊTRE UN CONTE... QUOIQUÉ...	3
ISABEL ASUNSOLO	
LA FEMME DU CAFÉ	5
RUBEN RAFAEL CABALE	
LE SOUFFRE-COULEURS	7
ROGER WALLET	
OÙ J'AI LAISSÉ MON ÂME	10
JACQUELINE PAUT	
UN JOUR EXCEPTIONNEL	15
CHRISTELLE MATHIEU	
AIDE-MOI	17

CE POURRAIT ÊTRE UN CONTE... QUOIQUE...



ELLE EST TOUTE PETITE. UNE FEMME LA GARDE. Elle tient dans ses bras une poupée et regarde. Quoi? Que regarde-t-elle? Si la femme à ses côtés le lui demandait, elle ne répondrait pas. D'ailleurs la femme a cessé de vouloir la faire parler. Ses éducateurs et autres professionnels à l'IME n'attendent eux aussi aucune réponse de sa part. Mais ils continuent à la solliciter. C'est leur métier. La femme, c'est sa mère. Elle a vingt-quatre ans. Elle a renoncé étape par étape à avoir une fille de six ans comme les autres enfants. Pour elle, elle est devenue un mannequin qu'elle aime habiller de robes couleur pastel. Elle les coud elle-même comme elle coud en plus petit les habits de la poupée. Ce n'est pas elle qui met les vêtements à la poupée. La mère passe de longs moments à peigner les cheveux noirs de son enfant. Elle joue à la coiffeuse. Elle s'ingénie à imaginer de nouvelles façons d'agencer les mèches brunes. La poupée a les mêmes coiffures. Ce n'est pas la mère qui les lui fait. La poupée c'est propriété privée. La mère ne sait pas si elle aime sa fille. Elle ne se pose plus la question. Jamais.

Dans la salle d'attente du docteur, assise sur sa chaise, la fillette ne bouge pas. Son corps est là. Sa tête on ne sait où. Ses yeux ne quittent pas le mur d'en face. La mère feuillette une revue d'art trouvée sur la table basse à côté de son siège. Une demi-heure qu'elles sont là. C'est long. L'ancien docteur ne les laissait pas attendre. Il est parti à la retraite. Le nouveau, elles vont faire sa connaissance avec ce premier rendez-vous. La salle d'attente a changé. Il n'y a plus les mêmes couleurs, les mêmes décorations. Plus les mêmes revues pour les patients et leurs accompagnants. La mère a vainement cherché Gala ou Paris-Match qu'elle aimait bien lire en attendant, avant. Elles sont là car la petite fille depuis plusieurs jours ne se nourrit que de becquées de moineau. Sa peau pâle devient couleur de cire. Ses gestes sont lents. Elle s'étiole. Le nouveau docteur saura-t-il l'aider? La mère n'a pas besoin de ce tracés supplémentaire. C'est l'infirmière de l'IME qui lui a conseillé d'emmener la petite en consultation. Elle le fait.

La porte du cabinet s'ouvre enfin. Un vieil homme serre la main du docteur, glisse *Au revoir* à la mère et l'enfant puis disparaît dans le couloir de sortie. C'est à elles. Le

nouveau docteur s'avance. Il a des yeux de velours gris tendre qui surprennent la mère. Sa voix est chaude. *Entrez Madame et mademoiselle Bernard.* La mère se lève. Sa fille n'a pas quitté des yeux le mur d'en face. La mère la tire par la main. L'enfant résiste comme absente à elle-même. Elle devient lourde quand elle ne veut pas. Le plus souvent elle est docile. Elle se prête à tout ce qu'on lui demande. Là elle refuse de bouger. La mère tire plus fort. Le docteur intervient. Il dit que ce n'est pas grave, qu'il va commencer la consultation dans la salle d'attente. La petite est sa dernière patiente de la matinée. La mère peut sortir se promener dans le jardin. Il fait beau. Il l'appellera quand il aura fini. Il a besoin d'être seul à seule avec l'enfant. Mais... la mère hésite. Elle veut parler. Mais... l'homme a l'air si paisible, si sûr de lui. Elle quitte la pièce. La fillette n'a pas bougé.



L'homme s'assoit à la place de la mère. Il fixe le mur d'en face comme l'enfant. Ensemble ils plongent dans le tableau qui y est accroché. Ce tableau que la fillette n'a jamais quitté des yeux. De longues minutes de silence les enveloppent d'intimité. *C'est parce que je l'aime beaucoup,* commence le docteur à voix basse, *que je l'ai mis à cet endroit. Pour qu'il parle aux personnes qui attendent ici comme il me parle à moi. C'est une reproduction. Celui qui a peint l'original était un peintre danois. Il vivait au Danemark. Il n'aimait gère parler. Il préférerait le silence. Cela ne l'a pas empêché d'avoir une famille et des amis. Je ne sais pas qui est la jeune femme représentée de dos. Selon les jours, selon mon humeur, selon mon désir, elle était son épouse ou sa fille ou une amie ou le fantôme d'un être aimé. Le titre « Intérieur avec une femme debout » garde tout le mystère de la scène. Regarde comme la nuque de cette femme baignée de soleil est belle. Fragile et belle. Quel visage y a-t-il de l'autre côté? Celui que notre cœur lui choisit. Que fait-elle entre deux portes, corps tourné vers la clarté d'une fenêtre absente à notre vue? Quand je suis triste, elle pleure. Quand je suis gai, elle sourit. Quand je suis rêveur, elle songe. Quand celle que j'aime doit venir, elle est toute attente... Ce tableau c'est un moment de grâce suspendue dans la banalité des jours.*

Le docteur se tait. Ses derniers mots épousent le silence. Il a parlé pour lui-même et pour l'enfant. Il attend puis se lève. Il va décrocher du mur le tableau de petit format. Il le tend à la fillette: *Si tu le veux, Anabelle, je te le donne. Il sait garder tous les secrets.* La petite fille ne fixe plus le tableau. Ses yeux sont dans le gris tendre des yeux de l'homme dont la blouse porte un badge avec son nom « Docteur Serge Latour ». Elle le regarde longtemps. Il soutient son regard. Elle ouvre la bouche. Sa voix est claire. *Oui je le veux. Merci, Serge. Tu vas être triste sans lui. Prends ma poupée. Elle sait garder tous les secrets comme la dame du tableau.*

LA FEMME DU CAFÉ



J'ai tout de suite flashé sur ce tableau, cette photo.

Je ne l'ai pas sous les yeux mais, en les fermant, je peux voir une silhouette (sombre), des cheveux (clairs), une attitude, un état de béatitude que je connais bien.

Que fait-elle, cette femme? Elle écrit, pardi! Une lettre, à qui?...

Elle est assise dans un café genre parisien, ou une brasserie.

Il y a des dorures, des moulures, de la joie.

Un air de guinguette, si l'on regarde de guingois.

Une ambiance Manet, Renoir, Moulin de la Galette...

Il y a longtemps j'aimais; dans Madrid ma ville natale j'errais; au Café Gijón j'allais.

Sur l'avenue Recoletos qui mène à la place de Cibeles, le Café Gijón était célèbre pour ses réunions littéraires, les tertulias. Le fréquentaient des poètes, publiés ou oubliés, (un demi-graphème à peine les sépare), des apprentis écrivains, des nymphettes aux seins esquissés (ou lourds si tu préfères, Roger).

Un monde *variopinto*, haut en couleur, des moineaux de la littérature, plus souvent morts de faim que friqués. Le chocolat était délicieusement épais, la petite cuiller tenait debout. Un gars venait jouer l'accordéon en soirée.

M'accompagnait mon amie d'enfance au nom de vierge arabe, Almudena.

Nous admirions en silence les petites paumes carrées des femmes aux longs doigts. Leur façon de pousser le velours pourpre de l'ancre, de porter des étoles, la lenteur savante pour se défaire du manteau qu'un type venait récolter.

Elles étaient myopes et se savaient regardées... Nous avions quinze ans.

Les miroirs, l'intimité des fauteuils, les poses alanguies, les regards croisés, la fumée, l'impression de détenir un secret, tout nous plaisait.

En pleine *movida* madrilène, il y avait des quartiers plus branchés. Mais savoir que Valle Inclán, le vieux monsieur à la barbe blanche, avait hanté les lieux, flâné là!

Le temps... pardon l'eau a coulé sous les flots. Pardon, les ponts.

Madrid n'en a pourtant pas, son fleuve est un misérable ru, moins caudalieux que le Thérain. Je sais, l'adjectif n'existe pas.

Et moi je ne vous écris pas d'un bistrot rutilant mais du seul endroit à peu près chaud que j'ai trouvé dans la ville de Beauvais pour boire mon café : le lavomatic de la place des Halles.

Devant la valse d'écume, en regardant tourner les hublots, entourée de murs blancs, j'attends comme vous, janvier...

Entendre tinter les verres, revoir les feux de la rampe, la danse des tabliers!



LE SOUFFRE-COULEURS

LE GRAFFITI DU SEPTIÈME ART

Janvier 2021

Quinzaine du film documentaire

« *Le souffre-couleurs* » d'Hobby Alien

par Ruben Rafael Cabale



« Le souffre-couleurs », documentaire réalisé par Hobby Alien, cinéaste new-yorkais méticuleux et conformiste, raconte la genèse de l'œuvre peinte d'Amad Maudit, son demi-frère jumeau (né le même jour dans la même maternité, du même père et de deux mères différentes à une minute trente-sept d'intervalle). Hobby retrace la naissance, chez celui qu'il considère comme son clone, d'une vocation d'artiste en général, et d'artiste-peintre en particulier, à la suite d'une enfance et d'une adolescence sans histoires. Si l'intérêt d'Amad pendant son enfance pour la statuaire grecque féminine demeure un trait fort banal en dépit de sa précocité, Hobby ne peut ignorer le caractère quasi-obsessionnel de cette attirance dès les premières œuvres assez tardives de son demi-jumeau. Cette véritable manie avait conduit Amad vers l'étude des Beaux-Arts en France, et vers une inspiration qui persévérera en se masquant, plus souvent que prévu, derrière la réinterprétation des grands classiques européens.

Ainsi « *Un automne sur les bords du Thérain* », cette œuvre somptueuse où l'acrylique le dispute aux encres et à l'huile pour un festival de tons fauves qui vaudra à Amad le record de longueur d'exposition

dans la vitrine d'un galeriste de la rive gauche célèbre dans la profession pour ses affaires de mœurs. D'où le choix définitif et un peu désespéré du patronyme d'Amad Maudit à l'issue de sa courte période fauve.

Hobby Alien, avec sa perspicacité proverbiale, consacre deux séquences à la genèse du tableau, n'hésitant pas, dans la seconde, à se livrer à une véritable psychanalyse d'Amad, interviewé devant son paysage orienté cette fois dans le sens de la hauteur (en mode portrait) et érigé de fait en support du test de Rorschach (qu'Amad confond d'abord très légitimement avec l'illustre groupe de punk hardcore du New Jersey, auteur d'*Autopsy*, morceau que le peintre avoue adorer).

Puis le cinéaste dissèque l'approche consciente de son œuvre par Amad lui-même, le maître narrant la gestation d'un portrait tout à fait figuratif et explicitant les secrets d'une œuvre inspirée cette fois des maîtres italiens. C'est bien la muse commune aux deux demi-frères, la blonde Starlet qui rêve au premier plan devant le vertige d'un abîme un peu flou. C'est de profil que le peintre a préféré représenter son modèle : de face, l'asymétrie du visage au demeurant



charmant de la pulpeuse égérie risquait de l'entraîner dans une ré-interprétation crypto-cubiste. Rappelons que la comédienne avait été révélée aux deux faux-gémeaux par un premier film où elle jouait une professeur d'anglais expatriée s'affairant en short dans son appartement de Tokyo à remettre la main sur la version de son meilleur élève, sans doute malencontreusement égarée derrière un meuble. (d'où le titre anglais de la romance).

Amad se révèle également être un fauve sur le plan artistique, tout à l'opposé d'un phraseur pédant; et Hobby laisse s'exprimer la naïve prolixité de son sujet. Un regret cependant: si, comme le maître florentin, Maudit a inlassablement imposé, à travers un unique modèle, son idéal féminin, il n'a pas pu réaliser le *sfumato* dont il rêvait d'entourer sa Mona Vespucci. Le chef-d'œuvre italien découvert au Louvre a été en effet réinterprété au profit d'une véritable charge écologique opérant par anti-phrase puisque l'arrière-plan du tableau est lui-même constitué par une décharge (alimentée en surface par le quintal de tubes de couleurs utilisés pour le luxuriant «*Automne au bord du Thérain*»). Toutefois, Starlet ne supportant pas l'âcre fumée d'une décharge en feu, Amad a dû se contenter d'accumuler autour de son personnage d'innombrables couches de blanc dilué pour alimenter le flou de ce «*songe au-dessus de l'abîme*», et nous ren-

dre odieuse la pollution générée par la consommation effrénée de biens non-essentiellement périssables.

N'allez pas imaginer pour autant que Hobby ait manqué dans son gouffre-couleurs l'originalité de son sujet! Amad est un précurseur, et cela même si, comme ses maîtres du passé, il a toute chance de finir dans la plus noire misère. Aussi le cinéaste dévoile-t-il à l'écran le symbolisme, la poésie, le génie du peintre.



L'être humain, tout autant que la planète, est en effet menacé dans son existence par les catastrophes climatiques: d'où ce saisissant «*auto-portrait de l'artiste et son ombre*», génial squelette irradié et noirci dans les dunes d'un désert implacable, sous la chaleur torride d'un inexorable ciel cobalt.

Et enfin, ce dernier tableau où le personnage de l'artiste s'élève jusqu'au ciel pour peindre des nuages, n'ayant peut-être déjà



plus les moyens d'acheter des toiles, mais payant d'audace à la façon d'un Banksy. Comment s'élever plus haut dans le symbole que le créateur de «peindre sur une grande échelle»? N'est-on pas incité à rêver à de futures pluies d'arcs-en-ciel épandues sur le monde à venir?

On est vraiment confondu par les bouleversifiantes images de ce bouffre-couleurs, dernier film chef-d'œuvre si inspiré d'Hobby Alien qui marquera les esprits et restera gravé dans les cœurs.



« LE SOUFFRE-COULEURS », DOCUMENTAIRE D'HOBBY ALIEN,
DISPONIBLE SUR COMMANDE POUR LES FAMILLES EN VERSION DVD AU
POINT AMAZON DU MUSÉE SHERLOCK HOLMES, CONAN DOYLE
STREET EDINBURGH BRITAIN.

Le Graffiti du septième Art **Ruben Rafael Cabale**

©

OÙ J'AI LAISSÉ MON ÂME



TOUT S'EST PASSÉ SI VITE. Un coup de fil de Raymond, je ne m'y attendais pas, depuis un moment j'avais perdu le contact. "Pierre?" Il avait une curieuse voix, le mot qui m'est venu tout de suite c'est "éteinte". Une voix éteinte pour me dire "Ton grand-père..." C'est tout. Le reste s'est perdu dans le silence mouillé de ces instants-là.

Montataire, ces dernières années, j'y venais toujours en coup de vent. Je passais voir Papy à la résidence. Il marchait encore assez bien jusqu'à son attaque de l'hiver dernier. Là, on le dorlotait. Je l'appelais "le coq en pâte", il riait.

Toute la ville était là. Je veux dire tous ceux qui l'avaient connu. Peu "de sa classe" comme il disait parce qu'il avait passé le cap des quatre-vingt-dix. Quelques copains d'atelier, les anciens combattants, la municipalité. Tout un groupe de la RPA. Henriette est venue me faire la bise, "T'as pas changé, tu sais. Sauf la barbe..." Je me suis souvenu d'une photo où Joseph la portait, la barbe: quand il était revenu d'Allemagne. Grand-mère racontait toujours qu'elle avait peiné à le reconnaître, tellement il avait maigri, "Un vrai cadavre!" Personne ne voulait y croire à son histoire, la déportation. Il avait fini par se taire, par enfouir ça dans un coin de sa mémoire. C'est pour moi qu'il l'avait ressorti, bien plus tard. La barbe, c'était un peu une façon de se cacher.

"Il avait pas besoin de sa barbe pour avoir du charme" a repris Henriette en riant. Elle et Angèle, on aurait dit deux sœurs. Quand je venais pour les vacances, rue Abel Lancelot, elle passait souvent l'après-midi boire un café et papoter. Je l'appelais Tante Yette. Elle me demanda encore: "Tu vas rester quelques jours?" Pas sûr. Le travail. On était en pleine préparation de la prochaine rentrée littéraire. Nos titres, on ne les avait pas encore tous, il fallait trancher parmi les premiers romans, je n'arrivais pas à y voir clair. Je devais justement rencontrer l'un des auteurs deux jours plus tard à Paris. "Pas sûr, Yette, j'ai des urgences... Mais je reviendrai."

Son sourire ne la quitta pas de toute la cérémonie. D'ordinaire les enterrements sont plutôt sinistres mais là, c'est curieux, il régnait dans le cimetière une ferveur attendrie et paisible. Comme au terme d'une vie bien remplie. Le maire dit quelques mots sur le militant infatigable qu'avait été Joseph Weberg. L'explosion de 36, le tout jeune ouvrier chez Brissonneau, l'adhésion aux Jeunesses communistes. Le service militaire et la drôle de guerre, la rencontre avec Marcel Deneux, les balbutiements de la Résistance, le détache-

ment Valmy et la clandestinité, l'arrestation fin septembre 42, la centrale d'Eysses, Royallieu et le convoi pour Dachau. Après, il avait été de toutes les luttes, même les plus incertaines, de tous les barouds d'honneur quand l'avenir industriel de la ville s'était dépiauté "sous les coups de butoir du patronat". Le maire retrouvait les accents du tribun pour dénoncer le cynisme du "grand capital".

Je pensai: Il n'y a qu'ici que l'on peut encore prononcer ces mots sans que ça fasse désuet. Ah, son côté lutte des classes, drapeau rouge et manif, le grand-père n'en était pas peu fier! Papa, lui, avait pris ses distances, il avait rallié la FGDS de Mitterrand. Mon premier souvenir de la télé, mais j'étais bien petit et c'était en noir et blanc, c'était le discours hautain et haineux du Général après la grève générale de mai 68. En 81, je votais quasiment pour la première fois, on était rue Abel Lancelot dans l'attente des résultats. À 20h, papa était comme fou. Il a sorti une bouteille de champagne, appelé tout le monde au téléphone. Grand-père était heureux bien sûr. Deux mois plus tard il prenait la retraite. Quand mon père a dit en riant: "Le veinard! Il a commencé sa carrière avec la gauche et il va la finir avec elle!", il a eu une petite grimace de la bouche, l'air de tiquer: "La gauche, la gauche... J'espère mais..." C'était un sujet permanent de dispute quand on se voyait. Ça pouvait même parfois tourner à l'aigre. Alors les femmes s'en mêlaient. Grand-mère disait: "Bon, tu vas ressortir les jardins de l'Observatoire et Vichy..." et ma mère complétait, à l'adresse de papa: "Et toi, l'exil volontaire de Thorez en Russie..." Ce qu'Angèle concluait par un: "Mon Pierrot, tu ne serviras pas un petit apéritif?" qui me ravissait. Tous les deux se réconciliaient autour d'un Martini. Quoique... "Tu en as pas du blanc?" risquait papa. "Ah non! Le Martini, c'est rouge!" grondait papy, mais c'était juste pour rire.

Je m'en voulais presque de ces pensées frivoles en de tels instants mais Raymond évoquait "le Joseph des amis". Une kyrielle de noms, dont beaucoup me sonnaient encore aux oreilles, et d'anecdotes que j'ignorais pour la plupart. Il conclut par un souvenir de pêche irrésistible et l'élat de rire général fut le plus bel hommage que l'on pouvait lui rendre.

Rue Abel Lancelot. Cela faisait un moment que je n'y avais pas mis les pieds. Peut-être bien depuis l'enterrement de grand-mère en 99. Grand-père était assis là, à la petite table. Lui et moi nous avions pas mal bu. Nous étions silencieux. Il a souri curieusement et il a dit: "Tu vois, la vie, quelle drôle d'invention... Tu ne serais pas là, je serais condamné à la finir tout seul... Je sais pas ce que je donnerais pour avoir été dans la Peugeot à la place de tes parents..." J'avais débouché une autre bouteille.

C'était là exactement. Comme ce soir. Comme ce soir-là, j'ai un peu bu. Joseph a laissé une lettre pour moi. Il m'explique qu'il a fait le nécessaire pour ne pas me causer de souci et il me souhaite tout le bonheur du monde "avec ou sans enfant mais avec, ce serait mieux". Je m'étonnais aussi que la papy moraliste ne pointe pas le nez...

Ce qui m'étonne, c'est de ne pas retrouver le débarras que j'ai connu ici. Même l'atelier

du rez-de-chaussée a été rangé. Je suis sûr qu'il a même fait graisser la dégauchisseuse. Il savait tout faire de ses deux mains. La menuiserie, il s'y était mis en même temps que papa passait son CAP. Quand je m'étais mis en ménage avec Laure, en 84, il nous avait offert deux jolis serre-livres en bois sculpté. Le bois est soigneusement entreposé dans un coin. Le ménage a été fait, il ne traîne pas un copeau. Reste l'odeur chaude que je reconnaîtrais entre mille: celle du bois raboté. Je ferme les yeux. C'est pourtant celle du papier et de l'encre qui a rempli ma vie. Après le départ de Laure, j'ai tâté de l'action culturelle avant d'entrer dans le monde de l'édition. Je me suis installé rue Notre-Dame-des-Champs, à Montparnasse. J'ai vécu dès lors au milieu des livres, c'est-à-dire hors du monde. Oublié Montataire, les combats sociaux, la politique... Je leur ai préféré le silence ouaté, les repas distingués, les gens de qualité, les soirées brillantes...

Le téléphone sonne. La secrétaire. "Oui, tout s'est bien passé... Oui c'est ça, à demain. Début d'après-midi parce que j'ai rendez-vous à Creil chez le notaire demain matin..."

Il est debout pour me lire ça, avec ce sens très kitch des conventions sociales qui est le seul charme des notaires.

"... et je ne veux pas que cette maison soit vendue. Si mon petit-fils ne souhaite pas le garder, je veux qu'il en fasse don à ..."

Grand-père, qu'est-ce qui te prend? Garder la maison, tu dis ça pour rire, c'est ça?

Mais il n'y a pas d'autre phrase après.

"Acceptez-vous les clauses de...?"

Je signe.

"Votre grand-père m'a aussi remis ceci à votre intention. Vous êtes éditeur, je crois? Il a tenu à préciser que c'était mal écrit mais que vous saviez lire... Il a dit textuellement: Il sait lire."

Il me tend un petit cartable bien esquiné. Manque une lanière et le cuir est salement râpé...

Le premier cahier démarre en septembre 1935. "Garage de l'Argilière." Joseph vient d'entrer comme apprenti chez M. Berger. Il s'occupe des vélos, évoque "les chaînes à maillons plats". Il va suivre des cours à l'école professionnelle de Creil. Une vingtaine de pages et on est à la grande manifestation du 4 mai 1936: "On est tous descendus sur la place de la mairie. Il y avait un monde fou." Les résultats qui arrivaient, bureau de vote par bureau de vote, confirmaient le raz-de-marée en faveur de Biondi. "Et quand M. Génie a annoncé le résultat définitif sur Montataire, on a tous entonné L'Internationale. Ce que c'était beau! On s'embrassait. Je me suis promis de l'apprendre par cœur, au moins le premier couplet."

Dans le cartable il y a une dizaine de cahiers et quatre cinq carnets à la couverture moleskinée. Je m'installe dans la cuisine. La fenêtre donne sur la petite cour intérieure. Je me sers un verre de vin. Je pourrais tout aussi bien sortir l'album de photos mais les mots du grand-père sont autrement plus forts, plus mystérieux que les 6x6 à bords dentelés qui tournaient dans les réunions familiales.

Cahier n°2. "... Dans cette usine on fabriquait les 2625 Messerschmitt. L'usine était souterraine. On travaillait au secret. D'ailleurs, le soir, on dormait sur place. Dans une partie du bâtiment les Allemands avaient entassé des châlits..." Joseph était soudeur. Il raconte les choses dérisoires qu'il fait "pour entretenir l'espoir", comme de ne pas chauffer suffisamment certaines "pastilles" sur les palonniers (ces pièces qui servent à faire osciller les ailes). Il dit aussi les exécutions sommaires, les privations, les coups. En mars 45, il raconte "les marches de la mort" jusqu'au camp de Donauworth. "On y arriva un dimanche vers cinq heures. Il tombait une sale pluie froide." Mais les Américains sont là et c'est l'explosion de joie. "On a attrapé le premier soldat et on l'a lancé en l'air. Quand on l'a rattrapé, son casque est tombé et ses longs cheveux blonds se sont répandus sur ses épaules. C'était une femme! De voir cette femme là, devant nous, au milieu de tous ces macchabées, avec ces odeurs de moisi, de pourri, de brûlé..." Il n'a pas terminé sa phrase. Fin du second cahier.

Il faut que je boive quelque chose. Tout ça me tourne dans la tête, ça fait une sacrée sarabande. Je file à l'épicerie. Ils n'ont que du tout-venant. Ça fera l'affaire. Je me ravise, repose le bordeaux et prends un bourgogne, c'était son vin préféré. "Deux, s'il vous plaît. Et du whisky, vous avez?"

Tout un cahier sur l'Algérie. Papa y est allé. Juste avant son départ, maman et lui ont fait ce qu'il fallait pour moi. Grand-père raconte "les événements" depuis le gouvernement Guy Mollet qui pousse l'ALN à la lutte armée. Je l'entends encore dire: "Ah, les socialistes! Les mêmes qui, douze ans plus tôt, prétendaient nous donner des leçons de Résistance!" Les comités Audin, Henri Alleg et "La question"... Il raconte l'enterrement de Marcel, un gamin de la Cité Jules Uhry. "Pas facile de vivre avec tous ces morts, note-t-il en travers de la marge. Morts dans des combats plus que douteux: honteux!" Le mot est souligné en rouge.

J'enchaîne les cahiers. Les amis, les naissances, les menus événements familiaux. Ce n'est pas bien écrit, c'est mieux que ça: je l'entends qui me parle à l'oreille.

Je croyais le trouver assagi en ouvrant les carnets mais non: l'indignation est toujours aussi vive après la retraite, la révolte toujours à fleur de peau. Il y a toute une page sur moi dans le carnet bleu. Je lui avais envoyé le premier livre que j'avais édité en 88, typiquement Quartier latin: léché et propre, "classieux". Il a des mots gentils d'abord et puis il se lâche: "Pierre a laissé son âme en route. Je sais où. Il la retrouvera, j'en suis sûr".

Laissé mon âme en route?

Je me lève, le verre à la main. Je prends l'escalier qui mène aux chambres. La première à gauche était celle de grand-père. Sur la commode je retrouve les cadres et les photos: lui et Angèle, mes parents, moi et mon premier bicloune, c'est grand-père qui me l'avait offert...

L'autre porte, c'était ma chambre. Petite bibliothèque. Mon peignoir est encore accroché. Tiens! Le lit est fait. Un papier plié sur l'oreiller: "Il m'a dit de te mettre les draps bleus. C'est fait." Signé Tante Yette.

Alors le portable sonne. "Monsieur Weberg? Où êtes-vous? Votre rendez-vous est arrivé... Monsieur Weberg?"

"Catherine. Soyez gentille de m'excuser. Décommandez mes rendez-vous jusqu'à la fin de la semaine."

La secrétaire hésite: "Tout va bien, monsieur Weberg?"

"Tout va bien. Je vais rester là, Catherine... Je crois que je vais rester là..."



UN JOUR EXCEPTIONNEL



LA BRISE SOUFFLE, LES EAUX COGNENT CONTRE LES ROCHERS. Il fait beau. Je suis bien. Mes yeux clos me disent tout ce que le vent transporte. Je ne pense plus à rien. J'écoute la barque qui frappe le granit.

Les souvenirs, comme l'écume des vagues, roulent dans mon esprit, je vais partir, je le sais je suis venue ici une dernière fois

pour un temps de miracle quotidien, l'île devient mon refuge, ma fureur de vivre.

Il n'est plus là, me voilà seule. La barque est vide. Pourtant, il est arrivé avec moi sur cette île sauvage. Il m'avait dit ce matin que ce serait un jour exceptionnel, il avait un secret à me partager. Et puis me voilà seule.

Vers quinze heures, il a pris la barque au port, il m'a dit "Monte" et je n'ai pas osé le contredire. Je ne savais pas où on allait. Je sais qu'il aime bien les criques. Je me rappelle, il ramait fort, les vagues faisaient trembler l'embarcation, et moi aussi je tremblais.

Je l'ai connu un soir de fest noz. Il avait un peu trop bu, j'avais l'air de lui plaire, mais ce n'était pas réciproque. Je le trouvais vulgaire, vulgaire n'est pas exactement le mot qu'il faut, je soupçonnais un caractère fort.

Maintenant je vais bien. Il n'est plus là. Ce n'est pas de ma faute, il n'avait qu'à pas... Je me souviens que nous étions seuls dans la grotte. Le froid planait, dans les grottes il fait toujours froid. J'avais froid moi aussi. Il s'est approché de moi pour me mettre sa veste sur les épaules, et puis tout a basculé.

Je croyais que c'était un pote, rien qu'un pote. Il m'a serré contre lui, il voulait m'embrasser, j'ai résisté, la barque tanguait sur les eaux noires. Je me suis débattue et puis il est tombé dans la mer. Je savais qu'il n'était pas capable de nager. C'était un type de l'arrière-pays, pas habitué à l'océan.

J'ai d'abord essayé de le secourir. Mais je n'y arrivais pas. Des cris, des mains qui se tendent, en vain. Puis je n'ai plus rien fait, je l'ai laissé se débattre, je n'avais plus la force; et puis plus rien. Je ne saurais jamais son secret. Ce devait être un jour exceptionnel, c'est un jour exceptionnel puisqu'il me laissera enfin tranquille. Et puis je n'y pouvais rien.

J'ai pris les rames, et avec de grands efforts, j'ai pagayé jusqu'à la plage et j'ai remis la barque au pied des rochers.

Je ne pense plus à rien. Je ferme les yeux. Je suis seule. Le silence m'entoure, un silence qui m'effraie, pourtant j'ai l'habitude, je suis d'ici, une fille de la mer qui aime le vent, la tempête, le rouge du soleil couchant.

Des pas derrière moi, les pas d'un homme grand et fort. Il était grand et fort, je sais, mais ce ne peut être lui. Il est tombé dans la grotte, il a disparu dans l'eau, je ne l'ai pas vu remonter.

Je n'ose pas me retourner. Cette ombre sur la lande, oui, c'est bien sa silhouette. Ses gros bras me prennent par les épaules, il m'embrasse dans le cou.

"Je voulais te dire que je t'aimais, c'était ça le jour exceptionnel. C'était ça mon secret. Tu sais que j'ai manqué y passer tout à l'heure, je ne sais pas nager. Tu m'apprendras à nager, dis? Tu m'apprendras? Je ne peux plus me passer de toi maintenant! Nous sommes liés pour la vie... Mais tu n'as rien fait tout à l'heure! Tu n'as rien fait!"

Et ses mains puissantes passent de mes épaules autour de mon cou, et il serre, il serre encore.

Quelques mouettes crient, le vent se lève plus fort, les rochers sont toujours là.

La lande roule ses herbes sous mon corps évanoui. Les minutes longues, longues comme un destin qui se défait.

J'ouvre les yeux, enfin. Je le vois, debout au-dessus de moi. Ce vent qui se lève, ces mouettes qui crient, ce bruit du vent dans ma tête qui me fait mal...

"Je ne voulais pas, je te jure, je ne voulais pas." Sa voix qui part dans mes entrailles, oh cette voix, je la reconnais, celle de la fest noz, cette voix que je redoutais, cette violence que j'avais devinée.

Moi non plus, je ne voulais pas, la grotte, la barque, il est tombé, je ne voulais pas qu'il se noie, mais j'ai eu peur.

Maintenant c'est fini, nous sommes quittes, je n'ai jamais osé vouloir la disparition de qui que ce soit, mais aujourd'hui c'est un jour exceptionnel, ce sera notre secret entre lui et moi.

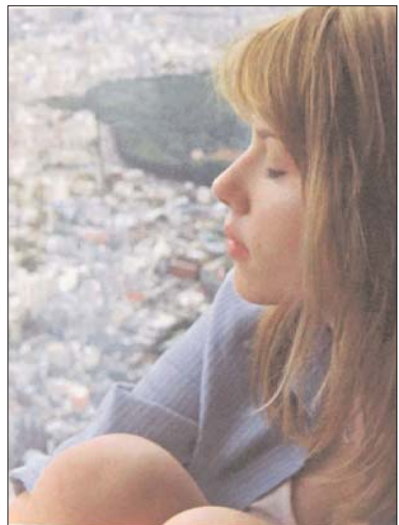
Il me sourit. "Je m'en vais, pardonne-moi, je ne t'ennuierai plus."

Il est parti. Je reste seule. Mes cheveux collent à mes yeux, je regarde la mer, le silence est revenu me prendre le cœur, je regarde les rochers rouges et la barque qui tangué,

Ce vent dans ma tête... je ne reviendrai plus sur cette île,

C'était un jour exceptionnel, un jour qu'on ne recherche pas, un jour qu'on veut oublier.

Quelques mouettes crient sur les rochers, le vent est toujours là.



AIDE-MOI

J'AI L'ÂME GUILLERETTE CE MATIN. Ma belle blonde est sortie d'affaire. J'ai eu le cerveau hypnotisé par la peur. J'aurais besoin d'un bol d'air. Mes yeux sont froids comme l'acier. Je fouille dans ma poche. Rien. Même pas une pochette d'allumettes. Je me suis emballé trop vite.

J'enfonce mon bonnet, boutonne mon parka. Les rues m'appellent. Je suis l'unique piéton du trottoir. Mon ombre m'espionne. J'avance à grands pas. La voiture du père Froissart est encore garée n'importe comment. Il devient neurasthénique alors il fait tout n'importe comment, le cœur n'y est pas. Les enfants sont à l'école, ils étudient la laïcité et les mathématiques, l'Histoire et les règles de la marelle.

Et moi je devine ma belle blonde étendue sur le lit, lumière de ma vie, à moi, à moi. Son corps couleur de miel, sa pâle poitrine, dans mes bras, toujours la même. Mon cœur, en secret, a une hâte malade de me laisser aller à la prendre fougueusement, l'embrasser sur les genoux, les pieds, et l'entendre gémir à en briser l'univers. Sacredieu! Il s'en fallut d'un cheveu! La perdre, ma belle blonde, m'était inconcevable. Certes, pour elle, il ne s'agissait que d'une sorte de farce, un jeu innocent. La mort, avec son front sourcilieux, ne l'effrayait pas.

Elle osait tailler et le "m" et le "o" et le "r" et le "t" final de ce grand pilier, à l'instar d'un tailleur de pierre. Je voyais en elle des montagnes au milieu desquelles circulait sa force. Au loin, devant l'horizon, elle se battait, pleine de rage et de courage. Le vide de la rue provoquait, à mon insu, des élans de souvenirs. La naissance de notre amour et cette grappe d'étoiles luisant au-dessus de nous.

J'entre dans "la délicatesse", le fleuriste rue des Arbalétriers. Je demande sept roses rouges. Avant de payer, je sors ma carte de fidélité. La commerçante porte une robe sans manches.

– Mon patron est vieux et frileux alors pas question de toucher au thermostat, m'explique-t-elle.

Moi aussi. Trop chaud. J'ai pourtant déboutonné mon parka. Je sors en plissant les yeux parce que derrière mon masque chirurgical j'ai la banane.

Le soleil fait son bellâtre. J'aperçois deux camions Vigipirate. Mon dieu intérieur me murmure dans le cœur: "Qu'est-ce donc qui te bouleverse ainsi? N'es-tu plus joyeux de rejoindre ton aimée?"

Mon sourire vacille. Je me suis levé tôt ce matin et la fatigue percute d'un coup mes espérances. Mais le désir continue d'insister et semble ramper vers moi. Voilà. Je suis là. Avec mon bouquet. Brûlé d'impatience. Et je me raconte notre prochaine nuit tout en enfonçant mes pas dans le sol avec l'énergie d'un homme affolé par l'amour.

Ma marche est de plus en plus violente. Feu de dieu!... Je trace sur la route l'éternité de mes sentiments. Or, voyez à présent comme la vie bascule et vous bouscule.

En un éclair, je suis devenu un marin privé de boussole.

Ses yeux m'ont noyé. Plouf! Ils flottaient. En ramant. Mordus à l'hameçon. Mille millions de mille sabords! J'ai lâché le bouquet de roses. Il a coulé lui aussi. Elle se tenait devant moi. Une ligne parfaite. L'évidence même que nous tracerions une écriture ensemble.

Je ne voulais pas y croire. Je me suis senti faible d'être séduit. Un piège. Les apparences ne trompaient pas. Cette femme s'était imposée. Je le savais. Avec l'expérience. Le vent soufflait. Un froid horrible. Tout me paraissait laid, même la majesté des arbres.

Pourtant j'avais envie d'étreindre le monde à pleins bras et de lui coller un baiser. Je me disais: "Balancez par-dessus bord, hommes qui se ruent vers l'or de mon icône radieuse". Je m'exaltais à la vue de cette femme, quelque chose en moi se déchirait. Sans bouger. Elle attendait. C'était une telle offrande, un tel abandon que cela me troublait. Une lumière glissait le long de son corps.

Je ne voyais que ses lèvres. Grandes. Bombées. Je ne voyais que son nez aux ailes creuses. Je me décidai sur-le-champ à lui faire une place dès que possible dans le livre que je devais écrire.

Le premier homme hagard que vous rencontrerez en sortant de chez vous, c'est moi. Mon regard circulait dans un monde aseptisé de fantômes. Rien ne se profilait face à moi. À l'horizon, pas plus Dieu que le pékin inconnu qui m'attablerait devant un bon plat de choucroute garnie. Cette brune élancée n'était qu'un de mes fantasmes.

J'éprouvais une nausée aux formes obscures. Seul. Le souffle coupé. Cette masse noire que j'avais prise pour la femme de toute une vie n'était qu'une brutale aliénation. Je remarquai enfin la beauté des arbres, le monde de la nature et les secrets de ses couleurs. Évidemment j'ignorais tout d'elle. Je n'avais pas vu les arbres croître. Je savais qu'il y avait une racine. C'est tout. Je perdais mes repères. Un peu voulté. Tête basse. Je ne me rappelais plus où j'avais mis ma racine.

Sans doute juste au-dessous de moi. Une faiblesse envahissait mon corps. Je presentais un malaise. Je voulais mourir ou simplement disparaître. Et puis j'ai eu cette illumination... Je me retourne. Derrière moi, cette belle forme tout entière dans le passé. Assise au fond de la cathédrale. Tu me fais un clin d'œil. Un livre sur une chaise. Une musique molle qui t'adoucit. L'écoulement du temps. Invisible. Je me retourne. Encore. Tu es encore appuyée à ta prière. Mon train part dans vingt minutes.

– Mon fils. Mémoire de mes yeux. D'un coup je glisse en toi. Blonde, brune... Écarte-toi.

Je me mets à l'abri de tout jugement. Son message, je le chasse. Je m'échappe. Je lui passe la parole:

"Il a le regard vide, il ne me voit plus. Je le sens désespéré. Il ressemble à une ombre chargée de tristesse. Sans plus attendre, je souffle sur son âme, je pousse un immense cri d'espoir. Le ciel tremble. Je m'approche de lui. Comme à sa naissance, je l'enveloppe

d'une exquise caresse. Une pluie de lumière se dessine sur sa peau. Il s'éclaircit, devient si lumineux qu'il se fond dans le soleil. Un monde céleste le suspend. Il disparaît derrière les nuages. Je le porte dans mes bras avec la douceur d'une mère. Aide-moi à assourdir tes cris, mon fils. L'herbe sera rouge désormais. Les arbres dépouillés de leurs écorces. Les papillons s'épuiseront à force de ranimer les chevaux blancs."

